

Suivant qui a été jugé depuis peu par le Parlement de Paris.

Le cadavre d'une prostituée sans asyle, qui languissoit dans la misère la plus affreuse, dont le libertinage avoit excité l'attention de la justice, & qui plusieurs fois avoit voulu se noyer, a été trouvée dans la riviere de Marne. Sa mort devoit-elle être attribuée à un suicide? étoit-elle l'effet de la vengeance & de la barbarie de trois complices de ses débauches? c'est ce que la Justice avoit à éclaircir dans le procès dont nous allons rappeler les circonstances.

Il est nécessaire de faire connoître quelle étoit cette femme, dont la mort a causé tant de trouble dans la ville d'Ay.

La mere de Marie-Jeanne Thillois n'avoit pas attendu, pour la prostituer, qu'elle eût atteint l'âge de puberté. Après avoir vécu pendant quelque temps du produit de ses charmes, elle eut des liaisons très-intimes avec deux scélérats qui furent justiciés à Reims; elle se maria ensuite.

Marie-Jeanne eut à cette époque un premier accès de désespoir; le 30 Août 1780, elle se précipita dans un puits: deux particuliers, témoins de cette action, accoururent & lui sauvèrent la vie.

Ayant été chassée de la ville d'Epernay, Marie-Jeanne se refugia dans celle d'Ay, où elle fit la connoissance d'un homme âgé de soixante-neuf ans, avec lequel elle vécut pendant quelque temps, menant d'ailleurs la vie la plus dissolue.

Les orgies bruyantes qui se passoient dans la maison du vieillard attirèrent l'attention des Magistrats.

Pour éviter l'effet de leurs menaces, elle loua ailleurs un appartement. La conduite qu'elle

y. tint déplus aux propriétaires, qui la chassèrent de chez eux.

Marie-Jeanne eut alors un troisième accès de désespoir; elle alloit se précipiter dans les fossés d'Ay; des femmes charitables la consolèrent, & l'une d'elles se chargea par pitié de ses deux enfans.

Trop connue dans la ville d'Ay, elle retourna à Epernay; mais elle en fut bientôt chassée pour la seconde fois.

Elle revint à Ay, & logea chez un vigneron nommé Testulat Baudoin.

Là elle fit connoissance avec un Maître de danse errant, qui fit ménage commun avec elle.

Etant enceinte encore une fois, & le scandale étant porté à son comble, le Procureur-Fiscal fit assigner le propriétaire chez lequel elle demouroit, pour se voir condamner à la mettre dehors.

Marie-Jeanne, pour se venger, imagina de mettre l'enfant qu'elle portoit, sur le compte du sieur Genet, beau-frere du Procureur Fiscal.

Cependant Marie-Jeanne abandonnée de son Maître de danse, exposée aux insultes de la populace, manquoit du nécessaire pendant la saison la plus rigoureuse. Une noire mélancolie s'étoit emparée d'elle; elle ne prenoit pas même le soin de cacher le dessein qu'elle avoit pris de se détruire elle & son enfant.

Le 19 décembre 1783, Marie-Jeanne alla passer la veillée chez une femme de son espece; elle en sortit vers minuit, en disant qu'elle avoit un rendez-vous, & ne rentra pas chez elle. Huit jours s'écoulerent; Marie-Jeanne ne reparoit plus. Bientôt sa disparition fait la nouvelle d'Ay. On imagine quelles en peuvent être les causes;

elle avoit déclaré Genet l'auteur de sa grossesse; on en tire la conséquence que c'étoit chez lui qu'elle avoit le rendez-vous dont elle avoit parlé. De là l'on infère qu'il seroit possible qu'elle eût été assassinée & enterrée chez Genet. Les conjectures deviennent des soupçons, & les soupçons des certitudes. L'oisiveté & la malignité inventent mille contes plus absurdes les uns que les autres. Un délire universel exalte toutes les têtes. On informe, on fulmine des menitoires: on met tout en usage pour venger la mort d'une prostituée, qui, de son vivant, n'avoit pu trouver où reposer sa tête.

Que faisoit cependant Marie-Jeanne? Accoutumée à déloger sans bruit, elle avoit été chez son mari, à quelques lieues d'Ay, pour tenter de se reconcilier avec lui. Tous deux reviennent ensemble dans Ay, le 13 Janvier. Elle rend à Testulat Baudouin, chez qui elle demouroit, la clef de son appartement. Le mari fait l'inventaire des meubles qu'elle y avoit, & en laisse une copie au propriétaire: le même jour Marie-Jeanne disparoit de nouveau, & le 11 Février, elle est trouvée noyée dans la riviere de Marne, à une demi-lieue d'Ay.

Le suicide est le dernier accès d'une maladie qui a ses symptômes & ses progrès. Depuis long-tems Marie-Jeanne en étoit atteinte. Manquant de tout, & n'ayant pas même la douceur d'être plainte, menacée du glaive des loix, en butte aux traits du mépris, souffrant à la fois les horreurs de l'infamie & de l'indigence, la vie ne devoit pas avoir pour elle des charmes bien puissans.

Marie-Jeanne ne prenoit pas même le soin de cacher le peu de cas qu'elle en faisoit. C'étoit; sur-tout, pendant les grossesses, époque où l'esprit des femmes est susceptible d'affections

plus vives & de passions plus profondes, que Marie-Jeanne paroïssoit agitée de la manie de se détruire. Elle eût peut-être supporté sa propre misere; mais le sort de l'être infortuné qu'elle devoit mettre au jour, l'occupoit à chaque instant; & cette ame affaïssée sous le poids de l'ignominie, se relevoit, & devenoit capable de quelques élans de désespoir.

Haïssant la vie, & fortement occupée des moyens d'en sortir, il paroît qu'elle avoit considéré la submersion comme la voie la plus douce. Du moins voyons-nous que dans tous les accès de désespoir qu'elle a eus pendant ses différentes grossesses, elle a toujours cherché à se noyer.

Elle étoit grosse, lorsqu'en 1781 on lui notifia l'ordre de sortir de la ville d'Epernay. Elle se précipita dans un puits.

Elle étoit encore grosse, lorsqu'en 1782 elle se jette dans le ruisseau d'Avenay.

Elle étoit grosse pour la troisième fois, lorsqu'ayant été chassée de la maison du fleur***, elle courut dans l'intention de se précipiter dans les fossés d'Ay.

Le Procureur-Fiscal fait quelque démarche pour la faire sortir de la ville, elle déclare hautement que, si on la tourmente, elle se jettera dans la rivière.

Enfin, elle est trouvée noyée, n'ayant pas dans sa poche une seule piece de monnoie; ce qui prouve que sa mort a été l'effet d'un désespoir causé par sa profonde misere, & qu'on ne doit pas chercher des coupables, puisque personne n'avoit intérêt de le devenir.

Aussi, par Arrêt du 11 Septembre 1784, les accusés soupçonnés d'être les auteurs de sa mort, ont été renvoyés absous, & il leur a été permis de faire imprimer & afficher l'Arrêt.

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 25 JUIN 1785.

PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

V E R S

*A Mme la Comtesse DE GENLIS, chantant
& s'accompagnant sur sa Harpe, chez
M. le Comte de Buffon, l'Ode de M. le
Brun, contre les Détracteurs de ce grand
Homme. **

Vous qu'on doit adorer sous les traits de Genlis,
Muse, par vos accens mes vers sont embellis.
Que vous ressemblez bien à vos Sœurs immortelles !
Comme elles vous chantez, vous inspirez comme elles.

* Mlle de Beauménail, si connue par ses méans, a mis
cette Ode en musique pour Mme de Genlis.

N^o. 26, 25 Juin 1785.

G

ÉPIÔRE à ma petite Jument.

PEU digne de Pégaze en mes Écrits divers,
 C'est à toi, ma Jument, que j'adresse ces vers,
 A toi, folâtre & si jolie!

Toi, qui, d'un pas doux & léger,
 Foules l'herbe tendre & fleurie,

Et prends le mors aux dents à travers la prairie,
 Si tu vois près de moi s'avancer un Berger.

Ah! fuis! franchis l'espace, vole;

Je crains bien moins ta caracole,

Qui fait m'avertir du danger,

Qu'un discours trompeur & frivole,

Dont l'art nous cache le détour,

Et gagnant notre cœur, le livre sans retour.

JAMAIS de nos dédains l'amañt ne se rebute;

Flatter notre amour propre est son unique soin;

L'amour-propre séduit, l'innocence est bien loin;

Fuyons, te dis-je encor, je projette, exécute;

Si je tombe avec toi, je crains peu cette chute.

POUR toi, qui méconnois nos loix & notre cœur,

Si pour un beau courfier tu te sentois émue,

Ne crains point un frein oppresseur,

Vole au bonheur, cours à bride abattue;

J'appelle le bonheur, l'ignorance du mal:

Le connoître sans doute est un don bien fatal,

Suis ton penchant sans retenue.

Si ton vainqueur n'a point d'âme à son tour,
 S'il n'a que cet instinct, qui pour vous est l'amour;
 Et s'il perd à cela, quand son ardeur le guide,
 Quelques ruses de l'art, & quelques faux soupirs,
 Sans mélange de peine il t'invite aux plaisirs,
 Il peut être inconstant, mais il n'est point perfide.

Mars, ma Jument, reviens à moi,
 Reviens à ta jeune maîtresse;
 A pas tardifs promène sa tristesse;
 Loin des objets dont elle suit la loi,
 Elle est plus à plaindre que toi.
 Si dans ma douce rêverie
 Les guides glissent de ma main,
 De toi dépendra mon destin;
 Prends soin d'une innocente vie;
 J'ai du terrain encore à parcourir,
 La route des chagrins, le sentier du plaisir.

TELLE est la course enfin qui nous est salutaire;
 Nous passons par malheur au grand trot sur la terre,
 Et les écueils sont pleins d'horreurs:
 Évitons-les, & posons sur des fleurs;
 Choisissons des routes certaines
 Pour marcher d'un pas sûr à travers les erreurs;
 Au grand galop fuyons les peines,
 Au petit trot ménageons les desirs,
 Allons au pas dans les plaisirs.
 (*Par Mlle de Saint-Léger, en Auvergne.*)

RÉPONSE à M. DAMAS, sur les vers
insérés dans le Mercure du 28 Mai 1785.

A GRAND TOIT ta Muse tafole
De mon esprit, de mes appas :
En vain tu pares ton idole
Des fleurs qui naissent sous tes pas.
A mes yeux le charme s'efface ;
Et lorsque je veux réfléchir,
Je regarde en tremblant la glace
Que la Vérité vient m'offrir.
Réserve ta galanterie
Pour Saint-Léger & Beauharnois ;
Je verrai toujours sans envie
Et ton triomphe & leurs succès.
Volez au Temple de Mémoire ;
L'amour s'unit avec la gloire
Pour vous en assurer l'accès.
Peut-on s'égarer sur leurs traces ?
Tu franchiras le double mont,
Et sentiras la main des Grâces
D'une couronne orner ton front.
Pour moi, qu'Apollon désespère,
Qui n'éprouve que ses rigueurs,
Ma peine sera moins amère
Si vous possédez ses faveurs.

(Par Mme Dufrenoy.)

LA BREBIS ET LE CHIEN, Fable.

ON dit qu'une Brebis, de plaintes importunes
 Accabloit autrefois en ces mots son Pasteur :

Je n'ai de vous complaisances aucunes,
 Et mes chagrins jamais n'ont touché votre cœur.

Or, cependant, comptez les avantages
 Que vous tirez de moi, vous & votre maison ;
 Avec mon lait vous formez vos fromages,
 Vous vendez mes enfans, vous fi ez ma toison ;

Et moi, sur-tout dans la triste saison,
 On me nourrit des plus chéris herbages,

Encor très peu m'en donne-t'on.

Jamais, au grand jamais d'amitié : dites non ?

Tandis que, chaque jour, maïste & maïste caresse

Est prodiguée à votre Chien,

A ce modèle de paresse,

Qui vit dans l'indolence & ne vous sert à rien,

A rien. Le Chien l'entend, se dresse, la regarde-

En répétant : à rien ! Eh ! qui veille à ta garde :

Ton maître de ce soin se confie à ma foi ;

Il est moins ton Berger que moi ;

Et lui seul peut-il te défendre ?

Ingrate, je m'éloigne afin de te l'apprendre ;

Tu connoîtras un jour, mais trop tard, ton erreur !

Il part : & dans le bois, la Brebis égarée,

Sans Chien, ainsi que sans Pasteur,

Par un Loup qui la vit, bientôt fut dévorée.

J'ai mérité mon sort,

Disoit-elle, en touchant au terme de sa vie;

Mon ingratitude est punie,

Elle seule a causé ma mort.

(Par M. Coures de Villeneuve, Imprimeur du Roi
à Orléans, Membre de la Société Royale de
Physique, d'Histoire Naturelle & des Arts de
la même Ville, &c.)

*Explication de la Charade, de l'Énigme &
du Logogryphe du Mercure précédent.*

LE mot de la Charade est *Bateau*; celui
de l'Énigme est *Hotte*; celui du Logogry-
phe est *Cartouche*, où l'on trouve *char*,
coche, *route*, *arc*, *cou*, *Auch*, *chou*, *Turc*,
cor, *ruche*, *rat*, *trou*, *chat*, *four*, *couche*,
carte, *art*, *or*, *Cour*, *cruche*, *tore* (moulure),
coûtre, *torche*, *croûte*, *touche*.

CHARADE.

ON traîne mon premier,

On chérit mon dernier,

On coupe mon entier.

(Par M. Bouloux.)

E N I G M E.

MON tout , corps , tête & queue , offre un poisson
fort sain ;

Mon tout , sans tête & queue , offre un massif de pierres ;

Sans ma tête , mon tout est un habit de lin ,

Et mon tout , sans ma queue , est pour ta cuisinière.

Pour ne te rien cacher , cher Lecteur , en passant ,

Apprends que de mon corps le milieu seul vaut cent.

(Par M. de la Sablonière , C. R.)

L O G O G R Y P H E.

AVEC six pieds je suis poisson ;

Otez-en un , je deviens la femelle

D'un animal paresseux & glouton ;

Otez-en deux , je suis un meuble fort mignon ;

Otez-en trois , que je sois laide ou belle ,

Il faut toujours que l'on passe par-là ;

Otez-en quatre , alors il restera

Le premier ou second des tons de la musique.

O Lecteur oisif , si tu t'applique

Quelques instans de plus à me décomposer ,

Dans mes six pieds tu peux encor trouver

Ce qu'à l'honneur l'ambitieux préfère ;

L'un des sept péchés capitaux ;

Giv

L'homme qui tient à ses défauts ;
 L'époux que fit périr un Roi Juif , adultère ;
 L'heureux nom qu'au Théâtre a certain Médecin ;
 Une ville Normande ; un Canton Suisse ; enfin
 D'un culte , tel qu'il soit , le premier caractère.
 (Par M. *** , Avocat au Parlement de Rouen.)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

L'ENFER, Poème du Dante , Traduction nouvelle ,

Qui mi scusi

La novità , se for la lingua aborra. Chant. 15.

A Londres , & se trouve à Paris , chez
 P. S. Didot le jeune ; Merigot le jeune ,
 quai des Augustins , & Bailly , rue Saint-
 Honoré , barrière des Sergens ; grand in-8.
 de 500 pages.

LE Dante est le premier Poète de l'Italie ,
 c'est-à-dire , le plus ancien de ceux qui ont
 mérité de marcher avec la postérité. Si son
 nom y vole facilement , son Poème s'y traîne
 avec peine. La réputation du Dante est univ-
 verselle , & ses Ouvrages ne sont presque
 pas lus ; quelle est la cause de cette éton-
 nante distinction ? Les sujets théologiques
 que traite ce Poète , occupoient alors tous les

esprits ; l'amertume de ses satyres se répandoit sur des noms connus dans son temps ; toutes ses allusions étoient claires , & recevoient un grand prix des circonstances tumultueuses auxquelles elles avoient trait. D'ailleurs, le Dante lui-même eut une grande part dans les troubles politiques de sa patrie , & sa célébrité personnelle influa sur celle de ses Ecrits. Dans ce siècle de haines, une grande satyre devoit avoir un grand succès. Ajoutons que ce Poète créoit, pour ainsi dire, sa langue. Le Parnasse ne connoissoit alors que la langue latine ; à peine avant lui la langue vulgaire avoit elle servi à quelques badinages amoureux. Il est le premier qui ait su la plier à un Ouvrage important , & son génie, exalté par ses malheurs, l'enrichissoit des formes qui lui manquoient pour ce nouvel emploi. Ces causes réunies élevèrent alors le Dante à un point d'où il devoit être encore apperçu dans les siècles suivans. Mais les divers genres de mérite de son Poème sont entièrement perdus aujourd'hui ; le sujet en est sans intérêt pour ses Lecteurs actuels ; toutes les allusions sont anéanties. Le style même, ce style formé avant le goût, en est souvent dénué. Au milieu de grandes beautés, on trouve un grand nombre de phrases obscures , parce que toutes les tournures créées par ce Poète, n'ont pas été adoptées également par ses successeurs. Mais enfin, ces beautés existent ; il étoit important de nous les faire connoître. Leur

originalité même, en passant dans notre langue, ne peut qu'en augmenter les trésors. C'est ce qu'a entrepris M. le Comte de R... Auteur de cette nouvelle Traduction, déjà connu très-avantageusement dans les Lettres, par un Discours rempli de talent, de vûes fines & neuves sur l'universalité de la langue Françoisse, Discours qui a pattaché le prix de l'Académie de Berlin.

Quel peut être aujourd'hui le but d'un Traducteur du Dante ? Ce ne peut pas être assurément de nous faire connoître le sujet de son Poëme, puisque ce sujet, comme nous venons de le voir, a beaucoup perdu pour nous de sa valeur. D'ailleurs, si l'on en veut prendre une idée, la Traduction de M. Moutonnet de Clairfonds, qui parut en 1776, & que M. de R. paroît n'avoir pas connue, puisqu'il n'en dit rien, suffit pour remplir ce desir. Mais il restoit à nous offrir les grands traits de ce Poëte fidèlement copiés ; à ne masquer ses défauts qu'autant qu'il le faudroit pour n'en pas rendre la lecture désagréable ; à conserver ce ton sauvage qui distingue toujours les premiers Poëtes d'une Nation ; sur-tout à ne négliger aucune de ses beautés ; à rendre, par des expressions neuves dans notre langue, les expressions du Poëte, qui étoient neuves alors qu'il écrivoit, & dont la plupart sont restées vierges. « La langue Françoisse, dit M. de R. dans sa Préface, ne recevra toute sa perfection qu'en allant chez ses voisins

» pour commercer & pour reconnoître les
 » vraies richesses, en fouillant dans l'an-
 » tiquité, à qui elle doit *son premier levain*,
 » en cherchant les limites qui la séparent
 » des autres langues. » Voyons donc l'avan-
 » tage que M. de R. lui fait retirer de celle du
 » Dante; voyons comment il nous a transmis
 » ses beautés; de quelle manière il nous rend
 » la sensation que fit autrefois en Italie le
 » style du Dante; comment sa physionomie
 » & l'odeur de son siècle *transpirent* à chaque
 » page de cette Traduction. »

Elle commence ainsi: « J'étois au milieu
 » de ma course, & j'avois déjà perdu la
 » bonne voie, lorsque je me trouvai dans
 » une forêt obscure, dont le souvenir me
 » trouble encore & m'épouvante. »

Il y a dans le texte :

Che nel pensiero rinnova la paura.

Qui renouvelle l'effroi dans la pensée. Ce beau
 vers n'est-il pas bien affoibli par l'expression
 froide & commune, *me trouble & m'épou-
 vante*? Mais ce qui suit est plus que de la
 foiblesse.

« Certes, il seroit dur de dire quelle étoit
 » cette forêt sauvage, profonde & téné-
 » breuse. Il y a dans l'Italien :

E quanto a dir qual era è cosa dura

Esta selva selvaggia & aspra e forte.

Il est dur de dire, signifie en François il est
 fâcheux, il est cruel; è cosa dura en Italien,

G v)

signifie seulement *c'est une chose difficile*, & c'est l'intention de l'Auteur. Le Poëte peut être *embarrassé* de se rappeler & de mettre en ordre tout ce qu'il va raconter; mais *certes*, il n'y a rien de *dur* pour lui, puisque cette fiction est toute à sa gloire.

Le Dante veut sortir de cette forêt, divers monstres s'opposent à son passage. Une ombre se présente à lui: c'est Virgile qui lui est envoyé pour le conduire dans les sombres profondeurs de l'enfer. Virgile étoit le Poëte chéri du Dante; il l'accueille par cette apostrophe flatteuse: « Vous êtes donc ce Virgile dont la voix immortelle retentit à travers les siècles? »

Hor se 'tu quel Virgilio, e quella fonte

Che spande di parlar sì largo fiume?

Mot à mot: *Cette source qui répand un fleuve si vaste d'éloquence*. Mais le Dante, qui sait si bien, comme le dit M. de R..., *dessiner l'attitude de ses personnages*, coupe la suite de cet éloge par un trait charmant, en ce qu'il peint d'un trait la modestie qui faisoit, comme on sait, le caractère distinctif de Virgile:

Risposi lui con vergognosa fronte.

Il me répondit par un air honteux, par une modeste rougeur. On a de la peine à concevoir pourquoi le Traducteur a négligé ce vers, & l'a fait disparaître entièrement de la Traduction. C'étoit, à ce qu'il nous sem-

ble, une beauté de tous les temps. Comment reconnoître le Dante toutes les fois que les beautés nous sont ravies ? Le Lecteur voudroit, au contraire, que ses défauts mêmes lui fussent indiqués, que sa *physionomie* enfin, pour employer l'expression de M. de R..., *transpirât* jusqu'à lui. Point du tout ; on trouve dans cette Traduction un style très-animé, mais hérissé de métaphores bizarres qui ne sont point indiquées dans l'original ; souvent beaucoup d'élégance, mais souvent aussi de l'incorrection & de l'obscurité ; on y trouve de l'élan, du mouvement, mais plus de prétention encore, & des hardiesses si fréquentes, qu'elles dégènerent en affectation.

Ce desir de créer sans cesse des expressions nouvelles a un grand inconvénient bien éloigné du but où il aspire ; c'est que loin d'enrichir la langue il l'appauvrit. Ces tournures qu'on a adoptées, reviennent plusieurs fois, & se remarquent d'autant plus qu'elles sont plus extraordinaires ; le Lecteur qu'elles ont frappé, croit toujours revoir les mêmes ; il se dégoûte bientôt de ces hardiesses, comme on se dégoûte d'un mets rare qu'on reverroit trop souvent. Rien n'est si borné que la langue de celui qui ne veut rien dire comme un autre.

Ce défaut est plus sensible encore dans une Traduction. Ni les défauts ni les beautés de celle-ci n'appartiennent au Dante ; jamais version ne fut moins fidelle ; & cependant

quel Poëte exigeoit plus de fidélité que celui dont l'Ouvrage, très-peu intéressant par le fond, ne vit que par la force des pensées, dont le plus grand mérite est dans l'expression? Qu'on traduise Virgile ou le Tasse d'une manière infidèle, ces Poëmes perdront beaucoup; mais ils offriront au moins encore un Roman agréable. Le Dante a-t'il cet avantage? Est-ce la fable de son Poëme qui mérite les regards de la postérité?

M. de R... prétend qu'on lui a reproché
 « de n'avoir pas traduit mot à mot; de n'a-
 » voir point rendu les termes surannés, bar-
 » bares & singuliers, par des termes singu-
 » liers, barbares & surannés. J'avoue, dit-
 » il ailleurs, que toutes les fois que le mot
 » à mot n'offroit qu'une sottise ou une image
 » dégoûtante, j'ai pris le parti de dissi-
 » muler. » Mais ce n'est pas sur cela que
 porte le reproche; on est fâché qu'il n'ait pas
 imité l'expression du Poëte toutes les fois
 qu'il le pouvoit sans cesser d'être élégant,
 ou lors même qu'il y gagnoit une beauté. Il
 n'y a peut-être pas vingt tercets dans tout
 l'Ouvrage qui n'en puissent offrir un exem-
 ple. Suivons.

Après la fameuse inscription des portes
 de l'enfer, sur laquelle il y auroit bien des
 choses à dire, on lit dans la Traduction:
 « Je vis ces paroles, qu'éclairoit un feu som-
 » bre, écrites sur une porte, & je dis:
 » *Maître, ces paroles sont dures.* » Cette for-
 me de phrase est bizarre & sauvage; on

peut croire qu'elle reçoit ce ton de l'original. Le voici :

Queste parole di colore oscuro
 Vid'io scritte al sommo d'una porta,
 Perche; maestro, il senso lor m'è duro.

Mot à mot : *Je vis ces paroles écrites d'une couleur sombre sur le haut d'une porte, & je dis : O mon maître ! leur sens me paroît affligeant.* Ce qui choque dans la phrase de M. de R., c'est de n'avoir pas senti que le mot *dur* en François a quelque chose de familier, de trivial que le texte repousse. Il y a aussi de l'inexactitude. Le Traducteur dit affirmativement *ces paroles sont dures*, ce qui est une espèce de reproche à l'Être tout puissant qui les a écrites. Le Dante dit plus modestement : *Il senso lor m'è duro, le sens en est cruel pour moi, à mon avis.* D'ailleurs, le mot de *maître*, dans cette position, qui n'est plus d'usage, mais qu'on employoit alors, achève de donner à cette phrase une physionomie que n'a point l'original.

Il seroit difficile d'expliquer comment M. de R..., qui paroît posséder parfaitement la langue Italienne, s'est mépris si souvent sur le sens du texte, même quand il n'offroit aucune difficulté. Par exemple, dans le Chant vingt-deuxième, le Poëte dit :

Noi andavam con li dieci demoni.
 Ahi fiera compagnia ! ma ne la chiefa
 Coi fanti, & in taverna coi ghiottoni.

Ce qui signifie: *Nous allons avec les dix démons. La triste compagnie! mais à l'Eglise on est avec les Saints, & au cabaret avec les ivrognes.* Proverbe auquel répond celui: *Il faut heurter avec les loups.* Il paroît tout simple au Poëte qui se trouvoit en enfer, de n'avoir d'autre compagnie que les diables, & le sens de sa phrase est très-clair. M. de R. traduit: « Nous suivons la maligne escorte des esprits. Quels compagnons! » ô ciel! mais l'Eglise a ses Saints & la taverne ses suppôts. » Ce qui ne se lie plus avec le reste. Nous en trouverons d'autres exemples.

Comment encore le Traducteur, qui ne craint pas les expressions les plus affectées, pourvu qu'il donne à son style un air d'énergie, comme quand il dit dans sa Préface, en parlant du Dante: « Son vers se tient debout » par la seule force du substantif & du verbe; » & au commencement du Chant dix-septième: « Voici le monstre qui darde » une queue acérée qui franchit les monts, » infecte les siècles & les climats, & renverse le vaillant & le fort, » tandis que le texte dit seulement: *Voici le monstre.... qui franchit les monts, rompt les murailles & les armes; voici celui qui infecte l'Univers, &c. &c. &c.* Comment, dis je, le Traducteur qui prétend s'être élevé à une sorte de création, & avoit avec son Poëte un peu de rivalité, se permet-il d'exténuer ses pensées? Le Dante est dans une forêt dont les arbres

sont animés; il veut les interroger; il arrache un rameau, le tronc s'écrie d'un ton de colère, que le Poëte rend sublime : *Perchè mi schiante ?* « Pourquoi me déchire-tu ? » Un sang noir coule, & l'arbre crie encore :

Perchè mi sterpi ?

Non hai tu spirti di pietate alcuno ?

Huomini fummo, & hor sem'fatti sterpi

Ben dovreb'esser la tua man più pia

St' state fossim'anime di serpi.

Pourquoi me déchires-tu ? N'as-tu donc aucun mouvement de compassion ? Nous fûmes hommes avant d'être des arbres ; & ta main devroit être moins cruelle, quand nous ne serions que des âmes de serpens. Tel est le sort à mort. Voici la Traduction de M. de R... « Pourquoi me déchires-tu ? Mon infortune ne peut donc t'attendrir ? Je fus un homme avant d'animer ce tronc, & ta main cruelle auroit dû m'épargner, quand je n'eusse animé qu'un reptile. »

Qui ne sent que cette brusquerie qui règne dans l'original, auroit dû être conservée ? Que la mollesse qui la remplace en affoiblit l'effet ? Le Dante, en faisant dire à l'arbre : *huomini fummo*, en faisant intervenir dans la cause toutes les âmes qui l'entourent, a eu une idée grande, que M. de R... a rétrécie en la particularisant. C'est une faute de goût bien étonnante dans un homme qui en annonce autant que lui. Il lui en est échappé

est bien plus extraordinaire encore au Chant XXI^e. Virgile, conducteur du Dante, a besoin lui même d'instructions & de guides. Il s'adresse à des démons qu'il rencontre, il les appelle. Le Poëte, pour les distinguer, leur donne des noms. M. de R... sent que ces noms prêtent au ridicule. Comment l'évite-t'il ? En y substituant le titre d'*ami*, plus ridicule encore. *Ami*, s'écrient les démons à un de leurs camarades, *cours à lui*. Et plus loin: *Ami*, dit-il aux autres, *laisse-le en paix*. On est sûrement bien étonné d'entendre cette dénomination en enfer, & parmi des diables, qui, tout-à-l'heure, vont se battre.

Voilà bien des critiques sans doute, & à peine avons nous parlé des beautés qui règnent dans cette Traduction. C'est que les défauts sont isolés, & se détachent facilement; les beautés, au contraire, sont générales, elles embrassent tout l'Ouvrage. Avec moins de recherche, le style de M. de R... auroit, à ce que nous croyons, beaucoup plus de mérite. Il a, suivant une de ses expressions favorites, *une fatigue de mots* dont il abuse trop souvent. Mais on ne peut lui refuser beaucoup d'esprit, de chaleur, d'imagination. Il paroît avoir profondément médité la langue Françoisé; il l'a très-bien analysée, il la manie avec une prodigieuse facilité. Cette facilité même semble être la source de ses défauts. Le plus grand qu'on puisse lui reprocher dans cette Traduction,